

JAZZ MAGAZINE

July / August 1990

en
direct

BROTHERHOOD OF BREATH

Dave Defries, Claude Deppa, Harry Beckett (tp), Annie Whitehead, Fayaz Virji (tb), Robert Juritz, Franck Williams, Joe Malinga, Julian Arguelles, Jeff Gordon (sax), Roland Perrin (p), Ernest Mothe (b), Gilbert Matthews (dm), Thomas Dyani (perc), Aura Lewis (voc) & Dudu Pukwana (as), Pinise Saul, Bambi, Lansa (voc). Paris, New Morning, mai.

Chris n'était pas là ; Chris ne serait plus jamais là ; du moins sur scène, derrière un piano, au milieu de cet orchestre qu'il avait voulu radicalement autre, dans l'esprit, dans l'organisation, dans le souffle qui l'animait. En cette soirée, impossible de se déprendre d'un manque plus lourd que l'absence vibrant au cœur de la moindre des pulsations frénétiques. Dudu Pukwana, immuable, marquait les origines ; Thomas Dyani, merveilleux, promettait qu'une aventure se continuera. Et l'orchestre rappelait que l'art de Chris McGregor était, demeurerait unique. On le démontrera peut-être plus tard, dans les formes qu'il faut, mais sous le coup, un solo de Dave Defries devant des saxophones ondoyants, un duo Dudu Pukwana-Annie Whitehead sur fond de riffs tournoyants demandaient sans cesse « qui d'autre que Chris aurait pu rêver cela ? » L'orchestre continuera nous assure-t-on. Il le faut, car le souffle ne saurait s'éteindre et la fraternité est un

monde où la mort n'a pas de place. Quelle qu'en soit la composition, elle fera toujours entendre Nick Noyake, Mongezi Feza, Johnny Dyani, Harry Miller et Chris McGregor.
Denis-Constant Martin.

VOIX

Cécile Verny (voc), Philippe Ochem (p), Bernard Heitzler (b), Hiram Mutschler (dm), Strasbourg, Café des Anges, 11 mai. Senem Diyici (voc), Alain Blesing (g), Franck Tortiller (vib), Eric Seva (sax), Yves Rousseau (b), David Pouradier Du-teuil (dm), 2 juin.

Outre qu'elle contient la totalité de sa propre histoire (support des mots et des idées, dialogue avec l'instrument, substitution à l'instrument, travail sur le timbre, sur la hauteur), la voix exerce dans ces deux formations la fonction d'organisateur. Dans le sextette de Senem Diyici, la gorge serrée de la chanteuse tend une corde vocale et mélodique dont le timbre, l'émotion, la référence (rencontre du jazz, du passé et du présent de la poésie et de la musique turque) tirent, poussent, fouettent une formation qui joue de son inertie comme amplificateur de contraste, laissant à la non-compréhension du sens des paroles, le loisir d'accentuer le poids de la voix. Quant au quartette de Cécile Verny, composé de musiciens aux itinéraires divers et divergents, le recours aux thèmes d'Ellington, de Monk, de Mingus en serait le « ciment » si les instrumentistes n'avaient pas l'obsession de la destructuration : Heitzler assure une walking bass métronomique pour mieux (dé)montrer la « folie » de ses soli. Mutschler fait grand usage de ses balais et de ses mains (nues) pour atténuer l'effet des brisures de rythme incessantes. Ochem, enfin, adresse à C. Verny des interrogations itératives et compulsives en entamant un morceau dont la composition est inachevée ou en volant à Dollar Brand le riff générateur d'Ishmael pour le souder à la base d'accompagnement de Summertime. Les standards ne suffisant pas à dissoudre ni à résoudre ce désordre magnifique et permanent, et pour lutter contre cette entropie perpétuellement croissante seule la voix, puissante, écartant tout effet, chassant tout vibrato, incarne l'académisme suffisant à l'élaboration d'un tissu élastique contraignant. Daniel Eilstein.

RAVENNE

Mister Jazz, 7^e édition : séminaires avec Joe Diorio, Mike Stern et Dennis Chambers. Avril.

Que peut-il se passer dans des cours magistraux comme ceux-ci, où les étudiants sont bien trop nombreux désormais pour que le maître puisse les prendre chacun en mains et guider leurs gestes ? Pour être devenu simple enseignant, le musicien prestigieux ne s'en trouve pas moins de nouveau à distance de l'amateur (ou du professionnel qui s'est inscrit aux cours), distance à peine moins grande que lors d'un concert et, on le sait bien, distance très comparable que celle-ci, qui le place en « détenteur du savoir ». Distance abolie après la leçon, mais magiquement, en échangeant deux mots avec le maître ou en se faisant photographier à ses côtés, façon de s'assurer qu'on ne rêve pas, qu'on a bien eu quelques paroles ou un regard de Mike Stern rien que pour soi (ou, les années passées, de Mick Goodrick, Elvin Jones ou bien encore Jack DeJohnette).

ter de nouvelles formes musicales pour une Afrique du sud en plein bouleversement. Mais cela reste encore largement à faire. Denis Martin.

ANGOULEME

Jazz et musiques métisses, 21-27 mai.

Cette quinzième édition avait toutes les apparences d'une réunion de famille. La plupart des invités se connaissaient pour être venus ici assidûment, certains depuis fort longtemps. Une manière de célébration de la continuité donc, ou d'hommage rendu à ceux qui ont fait le festival et contribué à sa réussite, de Christian Escoudé (né à Angoulême) à Didier Levallet (professeur à Angoulême) et à tous les hôtes préférés de Christian Mousset : Louis Sclavis, Claude Barthélémy, Salif Keita, les bandes à Mike Westbrook et à Chris McGregor. Une fête amicale un peu confinée toutefois, conséquence de la disparition des concerts de l'après-midi (pour cause de désaffection du public l'an dernier) et en corollaire de l'abandon des seules salles confortables de la ville (y compris acoustiquement), celles du Cac St-Martial et du Conservatoire de musique. Le théâtre est trop exigü, le chapiteau de Bel-Air trop lointain et difficilement sonorisable : éternels problèmes de sous-équipement que la municipalité d'Angoulême aurait tout intérêt à étudier enfin.

CORDES Une bonne moitié du répertoire de l'octette de Christian Escoudé est constituée de compositions de Gus Visser, rearrangées avec un infini respect. Marcel Azzola jubile de gratitude, la section de guitares traduit sans violence la permanence et l'actualité de l'héritage, Vincent Courtois (violoncelle) explose dans un solo inspiré sur Django de John Lewis, Eric Escoudé, le fils, intervient sur un thème comme pour illustrer une continuité tranquille et fertile. Avec le Super Strings System, Didier Levallet réalise son projet le plus audacieux depuis longtemps, promu au rang de « création » en raison de la présence d'invités de haut vol. Steve Kuhn, Sheila Jordan et Enrico Rava paraissent se contenter (ou doivent se satisfaire, faute de temps de répétition suffisant) du rôle de solistes en résidence, intervenant très consciencieusement sur des standards mais sans que transparaissent de possibilités claires d'entrées dans l'univers commun. Cette frustration mise à part, la limpide écriture de Levallet, les ouvertures qui suggèrent son traitement des masses orchestrales font de ce big band de cordes l'une des formations les plus passionnantes du moment, les plus singulières aussi avec au premier plan une section monumentale de violons dirigée par Dominique Piñarély, portant le lyrisme à l'incandescence, et révélant à l'occasion deux jeunes filles, Deborah Seftet et Elizabeth Boudjema, s'amusant à un chase enjoué sur Confirmation.

RENCONTRES Après Duke et Rossini, Mike Westbrook rencontre les Beatles, plus précisément l'album « Abbey road » réinterprété révertement dans l'ordre exact des morceaux. Hommage déclaré plutôt que récréation, clins d'œil suggestifs de Phil Minton déchainé comme toujours, chant transfiguré, un peu trop fabriqué, de Kate Westbrook : il est clair que le rock n'est pas ce qui lui convient le mieux. André Jaume rencontre Jimmy Giuffre, et c'est une nouvelle fois d'aboutissement magistral qu'il s'agit, de confluences de sensibilités vers une épure, miniaturisée à force de ne retenir

nir des sons en jeu que ceux rigoureusement nécessaires et absolument essentiels à la mise en forme d'une musique qui ne craint rien tant que les éventuelles scorées qui pourraient entacher sa pureté intrinsèque. Louis Sclavis poursuit sa quête gourmande de rencontres interdisciplinaires en confrontant cette fois son quintette (Yves Robert, François Raulin, Bruno Chevillon, Francis Lassus) au Quintette de clarinettes traditionnelles bretonnes (expérience déjà tentée et en grande partie ratée par Sylvain Kaspar un mois auparavant au Mans) et au phénomène de la vielle à roue Valentin Clastrier. Du ferment bouillonnant de l'addition des discours contraires, d'une mise en jeu d'une dialectique de l'ouverture au travers de pratiques musicales autres, appropriées aussi à l'apprehension des œuvres, naît une œuvre authentiquement personnelle, cohérente, non mutilante et très clairement lisible. Une œuvre de convergences, de résolution de tensions et d'antagonismes présumés. Une œuvre monotype qu'on finira par dire sclavienne lorsqu'il faudra l'envisager dans sa globalité...

FORME Claude Barthélémy est en forme et l'*Onj* cette fois fonctionne, faiblement machine à organiser des désordres sonores à orientations multiples et réurgitant dans l'euphorie les musiques dévorées par son chef avec une bouliment excluant toute tempérance. Arrangements torrentueux, en perpétuel mouvement exacerbant les turbulences pour pousser à l'extrême la ferveur de l'expression des solistes : quelques-uns (Gérard Pansanel, Serge Lazarévitch, Jean-François Canape, Bobby Rangell, Michel Godard) s'engouffrent avec délectation dans les espaces libérés par la puissance de l'exubérance collective.

AFRIQUES C'est par le biais d'une commande en 1981 que le festival d'Angoulême avait permis la reconstitution du *Brotherhood of Breath*. C'est à Angoulême que l'orchestre aura joué pour la dernière fois avant la disparition de Chris McGregor, survenue deux jours plus tard. Quoi qu'il arrive désormais, il n'est pas envisageable que se disperse cette prodigieuse Confrérie libertaire qui a taillé en pièces la hiérarchie traditionnelle des big bands avec ses rêves de musique libertaire partagés, ce jour-là, par une cohorte d'invités sud-africains (parmi eux, les saxophonistes Joe Malinga et Dudu Pukwana et la chanteuse Penise Saul), comme pour insister sur l'actualité vivante de cette communauté fraternelle. Autres Afriques (Mali, Sénégal) pour les deux nuits finales, et deux voix magiques côté mandingue : celle de Salif Keita balayant en deux heures d'une exceptionnelle densité toutes les crainches qu'avait fait naître son dernier enregistrement, celle de Nahawa Doumbia, d'une incomparable pureté mais gâchée par un pauvre orchestre dont l'exténuante puissance sonore tenait lieu de cache-misère. Le très attendu et très mythique Super Rail Band du buffet de la gare de Bamako a été l'incontestable révélation pour sa première apparition en France après vingt ans d'existence.

Cette formation-creuset de la musique mandingue a vu passer dans ses rangs bien des futures stars (Salif Keita et Mory Kante entre autres). Sous la direction tonitruante d'un de ses fondateurs, l'excellent guitariste Djelimod Tounkara, il extériorise une dynamique déferlante autour de repères simples à visée immédiatement dansante, une spontanéité des formes qui expriment l'insondable richesse du vivier musical malien. Bernard Aimé.